DISCOURS

PRONONCÉS AUX OBSÈQUES

DE M. BRESCHET

EXTRAITS DU MONITEUR UNIVERSEL
des 14 et 15 mai 1845.

13 mai 1845.

Les obsèques de M. Breschet, membre de l'Académie des sciences, professeur d'anatomie à la faculté de Paris, membre de l'Académie royale de médecine, chirurgien ordinaire de l'Hôtel-Dieu, chirurgien consultant du Roi et membre de presque toutes les Académies étrangères, ont eu lieu aujourd'hui, 13 mai 1845, à l'église Saint-Germain-des-Prés, au milieu d'un grand concours d'assistants. On y remarquait presque toute l'Académie des sciences et beaucoup de membres des autres Académies de l'Institut, les membres de la faculté de médecine en robe, une députation nombreuse de l'Académie de médecine et tout ce que Paris renferme de médecins distingués. Les internes de l'Hôtel-Dieu et les élèves de l'école de médecine s'y étaient rendus en grand nombre et ont accompagné le corps jusqu'au cimetière.

Les cordons du char étaient tenus par MM. Élie de Beaumont, président de l'Académie des sciences; Andral, membre de cette Académie; Orfila, doyen de la faculté de médecine; et Ferrus, membre de l'Académie royale de médecine. Le deuil était conduit par M. Amédée Thierry, gendre du défunt.

Des discours ont été prononcés par MM. Andral, au nom de l'Académie des sciences; Cruveilhier, au nom de la Faculté de médecine; Pariset, au nom de l'Académie de médecine; et Ferrus, au nom des amis de M. Breschet. Un interne de l'Hôtel-Dieu, M. Demarquay, a ajouté quelques mots touchants pour exprimer les regrets des élèves de M. Breschet.

Le défunt repose, au cimetière du Père-Lachaise, près d'Étienne et des derniers membres de l'Institut que la mort a frappés.

Parmi les membres de ce corps présents à la funèbre cérémonie, nous avons pu remarquer MM. Flourens, Villemain, Droz, Dumas, Pouillet, Becquerel, Cordier, Poncelet, Valenciennes, Serres, Velpeau, Lélut, Regnauld, Piobert, Cauchy, Laugier, Granet, Garcin de Tassy, Libri, Rayer, Villermé, Bory de Saint-Vincent, Berriat Saint-Prix, La Saussaye, Picot, Duméril, Binet, Lamé, Mauvais, Beautemps-Beaupré, Brongniard, Richard, Eyriès, Payen, Couder.

Le respect le plus religieux et les témoignages unanimes d'un regret profond ont constamment présidé à cette douloureuse solennité. Sur le passage du cortège, le peuple paraissait ému, et cette émotion de la foule rappelait les funérailles d'un autre chirurgien illustre de l'Hôtel-Dieu, Dupuytren, le maître et l'ami de M. Breschet.

DISCOURS DE M. ANDRAL,

au nom de l'Académie des sciences.

Je viens, messieurs, au nom de l'Académie des sciences, rendre un dernier devoir à celui de ses membres dont elle déplore aujourd'hui la perte.

Un des caractères de la carrière scientifique de M. Breschet, c'est la grande diversité des travaux auxquels il s'est livré tour à tour avec un égal succès. Lorsqu'en 1835 il devint membre de l'Académie des sciences, sa place y était déjà marquée depuis longtemps par les recherches qu'il avait entreprises sur un grand nombre de points d'anatomie et de physiologie de l'homme, d'anatomie et de physiologie des animaux, d'anatomie pathologique, et enfin de chirurgie. Parlerai-je de ses investigations savantes sur l'anatomie des veines, sur celle de la peau, sur celle de l'organe de l'ouïe? Sera-t-il nécessaire de vous rappeler les recherches expérimentales qu'il entreprit en commun avec M. Edwards sur l'exhalation pulmonaire et sur la digestion, et avec M. Becquerel sur la température des corps vivants? M. Breschet avait compris, à toutes les époques de sa carrière, combien l'étude de l'anatomie comparée pouvait servir aux progrès de la science de l'organisation de l'homme, et cette pensée contribua puissamment à donner à ses travaux leur direction et leur importance.

M. Breschet croyait que c'était à l'anatomie pathologique qu'il appartenait de déterminer, par les faits qu'elle découvre, le siége et la nature des maladies; ses publications et son enseignement aidèrent aux progrès de cette branche des sciences médicales, et en rendirent l'étude plus générale. Je n'entrerai point dans le détail de ses différents Mémoires, tels que ceux sur la formation du cal, sur la mélanose, sur l'ané-

vrisme faux consécutif du cœur, et d'autres non moins importants que je ne rappellerai point ici. Mais comment ne dirai-je pas que c'est à M. Breschet que l'on doit la première description générale qui ait été faite en France de l'inflammation des veines, de cette maladie dont l'étude devait occuper, quelques années plus tard, une place si importante dans les théories et dans la pratique de la médecine?

Lorsque la maladie vint frapper M. Breschet, il se livrait encore à de nouvelles recherches, et nous avons vu tout récemment paraître, dans le dernier volume des Mémoires de cette Académie, un Mémoire sur quelques questions d'anatomie comparée, dernier travail de cet homme qui se détruisait chaque jour, et qui s'efforçait de trouver dans le travail une consolation et un refuge. Mais je m'arrête, messieurs; d'autres vous parleront de la vie privée de M. Breschet; pour moi, j'ai dû, au nom de l'Académie des sciences, essayer de retracer rapidement les travaux du membre qu'elle a perdu. Mais que sont les travaux les plus importants? qu'est la science elle-même en présence des pensées qui doivent nous occuper ici!

DISCOURS DE M. CRUVEILHIER.

Messieurs,

Il y a quelques années, trois professeurs de la faculté de médecine de Paris remplissaient les fonctions de chirurgiens de l'Hôtel-Dieu: Dupuytren, chirurgien en chef, avait appelé deux de ses élèves de prédilection, MM. Sanson et Breschet, dans l'espérance de léguer son héritage à des hommes formés à son école, qui perpétueraient la tradition de ses enseignements et de sa pratique. Dupuytren et Sanson nous ont été

enlevés à peu de distance l'un de l'autre, et nous rendons aujourd'hui les derniers devoirs à M. Breschet.

Tous les trois ont succombé à un âge où ils pouvaient encore rendre de bien grands services à la science par leurs travaux, et à l'humanité par leur expérience.

La faculté perd dans M. Breschet une grande notabilité scientifique, et quelque valeur que puissent avoir les jeunes hommes qui vont se presser dans l'arène du concours pour remplir le vide que la mort de notre collègue a laissé dans nos rangs, les corps savants et enseignants perdent presque toujours, au moins pour un temps, à de pareils échanges. Il faut trente ans, disait un grand capitaine, pour faire un soldat; je dis qu'il faut plus de trente ans pour faire un vrai savant. Les grandes réputations, les réputations non contestées, ne se font et ne s'épurent qu'à l'aide du temps. Le génie lui-même n'est pas toujours affranchi de cette loi du temps qui consolide tout ce qui est bon et vrai, et qui détruit tout ce qui est mauvais et faux.

Il est peu d'hommes, messieurs, dont la carrière scientifique ait été mieux remplie que celle de notre collègue, et par des travaux originaux, et par les traductions nombreuses dont il a enrichi notre littérature médicale, et par les publications qu'il a inspirées et auxquelles il a pris une part plus ou moins active.

Ne soyez donc pas étonnés si vous trouvez son nom mêlé à la plupart des travaux anatomiques et physiologiques qui ont été publiés depuis le commencement du siècle.

Autant et plus que personne, M. Breschet a concouru à importer en France les travaux scientifiques de l'Allemagne, cette terre classique des vues métaphysiques les plus transcendantes, et en même temps, chose bien remarquable, des travaux d'observations les plus minutieux et les plus positifs.

Non-seulement M. Breschet les a importés parmi nous, mais encore il les a propagés par de nombreuses publications,

et il a le mérite incontestable d'avoir puissamment contribué à triompher de notre dédaigneuse indifférence pour les théories élevées qui ne découlent pas immédiatement des faits particuliers. Non, messieurs, il n'appartient pas à une intelligence ordinaire de comprendre aussi bien son époque et d'exercer sur la direction des esprits une aussi grande influence.

Et notez bien que dans les nombreux ouvrages qu'il a publiés pour atteindre un tel but, notre collègue ne s'est pas borné au rôle de narrateur intelligent et fidèle des travaux d'autrui, mais qu'il s'est constamment montré à la hauteur des grandes idées de l'anatomie philosophique, au développement desquelles il a pris la part la plus active, en y rattachant les faits qui lui étaient propres.

Il semblait que les idées abstraites, qui sont l'objet de cette science, se dépouillaient, en traversant l'intelligence nette, sage, pleine de sagacité de M. Breschet, de ce qu'elles avaient d'exagéré, d'indécis, d hypothétique; il semblait que le rôle de traducteur, auquel M. Breschet a cru devoir se réduire dans un grand nombre de circonstances, n'était qu'un voile dont sa modestie se couvrait pour publier ses propres découvertes, et chaque traduction devenait le texte d'un travail spécial, de notes additionnelles, souvent plus intéressantes que le travail original lui-même.

Ne soyez donc pas étonnés si notre collègue jouissait dans le monde savant d'une aussi grande considération, s'il entretenait des relations scientifiques avec tous les pays, s'il dotait incessamment notre littérature médicale de tout ce qui paraissait de nouveau à l'étranger, et si c'est en quelque sorte sous son inspiration ou d'après son impulsion, que se sont faites toutes les traductions modernes, depuis Frédéric Meckel jusqu'à Müller. Sous le rapport de l'érudition, on pourrait dire de M. Breschet qu'il représentait l'Allemagne savante en France, et la France savante en Allemagne.

Toutefois, messieurs, ce serait mal connaître notre collègue que de ne le considérer que comme un homme d'érudition; grand nombre de travaux originaux attestent qu'il avait toutes les qualités de l'observateur, et même qu'il avait une sorte de prédilection pour les objets de fine anatomie. Il me suffira de rappeler, en passant, ses travaux sur l'embryologie, ses mémoires sur la structure de l'ouïe chez l'homme et chez les animaux, sur la structure de la peau, sur les anévrismes, sur les vaisseaux lymphatiques, sur le phlébentérisme, et son magnifique ouvrage, avec planches, sur le système veineux, ouvrage qu'il a eu la douleur de laisser inachevé.

Tant de travaux avaient marqué depuis longtemps sa place à l'Institut, qu'il regardait, à juste titre, comme la plus haute récompense d'une vie presque entièrement consacrée à la science. Il eut l'honneur d'y succéder à Dupuytren.

C'est par la voie laborieuse du concours que M. Breschet a conquis toutes les places qu'il a obtenues, depuis celle d'élève de l'école pratique jusqu'à celle de professeur à la faculté, et pourtant on ne peut pas dire que M. Breschet fût un homme de concours; mais telle était la solidité de son esprit, la profondeur de son érudition, que souvent dans les luttes scientifiques qu'il eut à soutenir, il l'emporta sur des émules qui, avec une instruction incontestable, avaient sur lui l'avantage d'une élocution facile et brillante. C'est à ces mêmes titres que M. Breschet dut, dans un dernier concours, sa nomination à la chaire d'anatomie de la faculté.

Ce fut un beau spectacle que celui de ce vieil athlète aux cheveux blancs, déjà membre de l'Institut et célèbre dans toute l'Europe, descendant dans l'arène pour se mesurer avec de jeunes concurrents qui, presque tous, étaient ses anciens élèves; et si ses compétiteurs ne se sont pas retirés devant lui, comme autrefois se retirèrent tous les compétiteurs devant le grand nom de Vauquelin, ils ont montré par leur déférence qu'ils comprenaient parfaitement que le concours serait une insti-

tution éminemment vicieuse s'il ne tenait aucun compte des titres et mérites antérieurs des candidats.

Tel est, messieurs, le professeur, le savant que nous avons perdu. Organe de la faculté dans cette triste cérémonie, j'aurais cru manquer à ma mission si je n'avais pas présenté notre collègue entouré de tous les titres scientifiques qui lui assurent un rang si distingué parmi les savants de notre époque.

En parlant, messieurs, en présence de cette froide dépouille, qui de nous ne sent son âme absorbée par d'autres pensées? Que sont les hommes! que sont les dignités, les richesses! qu'est-ce que la gloire humaine! que sont les titres scientifiques eux-mêmes!

Un mot encore sur notre collègue, avant de lui dire un dernier adieu.

Ai-je besoin de vous rappeler les qualités du cœur et de l'esprit de M. Breschet, sa bonhomie spirituelle, la sagacité, la finesse et quelquefois le mordant de son esprit? Sa vie tout entière a été consacrée au culte de l'amitié, du dévouement et de la reconnaissance envers Dupuytren, et il lui est resté fidèle, même aux dépens de son intérêt personnel. Sa bienveillance envers ses élèves était inépuisable, et cette affluence de plusieurs générations de médecins qui se pressent autour de cette tombe vous dit mieux que toutes les paroles quel touchant souvenir ils ont conservé des services qu'il leur a rendus. C'était, en effet, un des mérites de M. Breschet de deviner l'aptitude des élèves, de savoir les faire travailler, de leur donner une bonne direction, de les associer à ses idées, et souvent aussi à ses travaux et à sa gloire.

M. Breschet était arrivé à cette époque où l'homme, satisfait de sa position, est appelé à jouir paisiblement de ses travaux; il venait d'assurer le bonheur d'une fille unique, digne objet de toute son affection, par une union qui comblait tous ses désirs; car il avait trouvé dans M. Amédée Thierry, son

gendre, avec l'honneur d'un nom illustre, le dévouement du fils le plus tendre, et c'est dans ce moment qu'il a été pris, comme Dupuytren, au milieu d'une leçon, d'une de ces attaques d'apoplexie qui, bien que légères en apparence, annoncent une organisation profondément altérée, et laissent dans le cerveau une brèche irréparable. Comme Dupuytren, il alla demander au beau ciel de l'Italie, avec le repos, un rétablissement impossible, et, comme Dupuytren, il nous est revenu pour mourir hydropique.

C'est une belle mort, messieurs, que de mourir ainsi les armes à la main et au poste du devoir!

Adieu, cher collègue, adieu; puisses-tu dans un monde meilleur recevoir la récompense de tes travaux!

DISCOURS DE M. PARISET,

au nom de l'Académie royale de médecine.

Entouré de cet appareil funèbre, à la vue des cendres d'un ami qui me fut si cher, si je n'écoutais que ma propre douleur, ma voix serait muette, et je ne laisserais parler que mon silence; mais, dans ces tristes moments, ce ne sont point mes profonds regrets, ce sont les regrets de l'Académie royale de médecine que je dois faire entendre. Jamais, peut-être, cette compagnie n'a eu à déplorer une perte si sensible; et, pour justifier mes paroles, il me suffira de mettre sous vos yeux le rapide tableau de cette vie laborieuse qui vient de s'éteindre, et de rappeler quelques-unes des productions qui l'ont illustrée.

Compatriote de Pascal et de Thomas, Gilbert Breschet na-

quit en 1783 à Clermont-Ferrand. Il fit ses premières études dans le collége de cette ville, tenu autrefois par des jésuites; collége où s'étaient formés Delille et Marmontel, et que la révolution venait de dissoudre, et de rétablir sur de nouvelles bases. Breschet, par son ardeur pour l'étude et la douceur de son caractère, se concilia l'amitié de ses maîtres; en particulier, celle de l'abbé Lacoste de Plaisance, celle de l'abbé de l'Arbre, homme passionné pour les sciences naturelles, et auteur d'une flore et d'une faune de l'Auvergne; enfin celle du professeur de mathématiques M. Roccand : trois hommes dont le souvenir attendrissait toujours le cœur de Breschet. Le jeune élève songeait à l'école polytechnique. Pour s'y mieux préparer et pour achever ses études, il vint à Paris. On le recommandait à Vauquelin et à Fourcroy, tous deux pris d'affection pour les Auvergnats. Ils le mirent en pension chez M. Trusson, directeur de l'école de pharmacie. C'était le mettre dans le sein des mathématiques, de la physique, de la chimie. Toutefois les impressions qu'il avait reçues de ses premiers maîtres en faveur des sciences naturelles prévalurent. Il oublia l'école polytechnique et les gloires qu'elle promettait, et se décida pour la médecine. Cependant il fallait vivre, il fallait trouver un supplément à la faible pension qu'il tenait de sa famille. A l'imitation de Marmontel, il se fit répétiteur de latin; et, comme tout s'enchaîne dans le monde, il mit dans ce premier travail une application si soutenue, que, déjà guide de ses condisciples pour le latin, il le fut bientôt pour sa science favorite, je veux dire pour l'anatomie.

En 1808 il était élève externe à la Charité; cet hôpital était alors la meilleure des écoles chirurgicales. Breschet y recueillit, y rédigea avec assiduité les leçons du professeur, l'illustre Boyer. Au concours de l'année suivante il fut nommé l'un des premiers aux places d'élève interne. Il fut attaché à M. Leclerc, médecin de l'hôpital Saint-Antoine, vaste établissement où la souffrance prend pour éclairer les esprits tou-

tes les formes et tous les langages. Avec quel art le professeur formait les élèves au diagnostic des maladies! avec quel soin il relevait les erreurs, rectifiait les inexactitudes, dissipait les obscurités! Digne élève d'un tel maître, avec quelle vigilance Breschet écoutait et suivait ses leçons! Tous les six mois, des relevés de service, disposés en tableaux, étaient transmis à l'administration; et ces tableaux sortaient des mains de Breschet. Une récompense sollicitée par M. Leclerc et par M. Thouret lui fut décernée, et c'est une des premières que le conseil général des hôpitaux ait accordées aux élèves internes.

J'insiste, messieurs, sur ces commencements comme je l'ai fait pour Pinel, pour Vauquelin, pour Dupuytren, pour Chaussier, pour Esquirol, parce que c'est au début de ces pénibles carrières que se révèlent avec le plus d'éclat le caractère et la valeur des hommes, et parce qu'il sera toujours à propos de montrer, par ces grands exemples, comment la pauvreté s'affranchit noblement de sa dépendance par le travail; en d'autres termes, comment le pauvre s'élève et s'honore en se rendant, je ne dis pas seulement utile, mais encore nécessaire à ses semblables.

J'abrégerai sur tout le reste. En 1806 et 1807, avec de nouvelles récompenses pour sa belle conduite dans les hôpitaux, Breschet reçut des couronnes pour son savoir; il les reçut dans le sein de la faculté, et même dans le sein de l'Institut, des mains du ministre Chaptal. Il fut dans le même temps nommé au concours aide d'anatomie et professeur particulier. C'est alors qu'il commença la longue série de ses préparations sur l'oreille interne dans les animaux vertébrés; préparations qui servirent de texte aux Mémoires qu'il publia dans la suite sur l'organe de l'audition dans les mammifères, les oiseaux, les reptiles et les poissons.

Il reçut en 1812 les honneurs du doctorat. Sa thèse portait sur un sujet presque neuf, sur les *hydropisies actives*,

sorte de flux séreux que l'art doit combattre par la saignée et les antiphlogistiques; paradoxe déjà soutenu par Emile Nouel, mais que Breschet seul a érigé en vérité.

En 1819, Béclard, promu à une chaire de la faculté, laissait vacante la place de chef des travaux anatomiques, place hérissée, disait-on, à dessein, de mille difficultés. Breschet la dispute au concours, et malgré ces difficultés qui renaissaient comme les têtes de l'hydre, Breschet l'emporte. Ce fut alors, pour la première fois, qu'on exigea de chaque concurrent une thèse sur laquelle il était tenu de répondre aux arguments de ses rivaux. Cette thèse roulait sur deux sujets : l'un donné par le sort, l'autre choisi par le candidat. Celle de Breschet se composait de quatre mémoires : le premier, sur les veines du rachis; le second, sur le cal; le troisième, sur la hernie crurale, point de pratique sur lequel il avait réuni un grand nombre d'observations; le quatrième, sur la dessiccation et les autres moyens de conserver les pièces anatomiques. Réunir, rédiger, imprimer, dessiner, représenter par des planches tous les matériaux de ce grand travail, fut pour Breschet l'œuvre de douze jours. Le prix de tant de peines et de diligence fut une victoire, et quoi qu'on en ait dit, cette victoire fut complète.

Dès 1813, et pendant la campagne de 1814, aussi bien que pendant l'occupation de la France par les étrangers, c'est-à-dire lors des épidémies du typhus et de l'encombrement des blessés, l'administration adjoignit Breschet à son ami Dupuytren; et vers la fin de 1819, après avoir fait le service à l'hôpital des Enfants trouvés, en qualité de chirurgien en chef, il fut nommé chirurgien ordinaire de l'Hôtel-Dieu.

Dans les derniers jours de 1820, il fut compris, par la volonté du Roi, parmi les premiers membres de l'Académie royale de médecine; il eut, en 1832, l'honneur de la présider.

Après deux candidatures malheureuses, où cependant la

majorité ne lui manqua que d'une voix, il eut, en 1835, l'honneur de siéger à l'Académie des sciences; il y fut appelé par quarante-sept suffrages : il y succédait à Dupuytren.

Enfin, en 1836, la chaire d'anatomie à la faculté fut mise au concours. Nouveau combat pour Breschet, nouvelle palme qu'il réunit à tant d'autres. La thèse qui le fit triompher est le plus bel ouvrage que l'art possède jusqu'ici touchant la structure, les propriétés et les maladies du système lymphatique.

Je m'arrête ici, messieurs; je m'arrête comme fatigué, non des louanges que je me plais à donner et que vous donnez avec moi à la mémoire de Breschet, mais fatigué de ces luttes perpétuelles qui l'arrêtaient à chaque pas, mais de cettelongue suite d'efforts qu'a déployés son courage pour surmonter tant d'obstacles, pour abattre tant de rivalités, rivalités cependant inévitables, et je l'avoue, luttes nécessaires même à ce noble athlète, qui eût dédaigné de vaincre sans combattre. Du reste, dans cette longue série de postes où l'a porté son mérite, quel autre eût mieux rempli ses devoirs? Que n'a-t-il point fait pour la faculté? que ne lui doit point l'anatomie et la physiologie humaines? l'anatomie et la physiologie comparées? l'anatomie et la physiologie pathologiques? la chirurgie clinique? la médecine opératoire? et finalement, la médecine clinique elle-même? Tant de travaux importants, je ne les indique ici que par les titres généraux sous lesquels les a rangés leur auteur: ils demanderaient une exposition plus explicite et plus détaillée; mais ce détail doit être réservé pour son éloge; et cet éloge, s'il m'est donné de le faire, si je puis du moins goûter cette consolation, je m'abandonnerai pour l'écrire à ces sentiments de tendresse et de justice que l'on doit à ses amis et à la vérité, deux sentiments que, par respect même pour la mémoire de Breschet, je ne voudrais pas séparer l'un de l'autre. C'est alors que j'essayerai d'apprécier et les travaux qui lui sont propres, et ceux qu'il a exécutés avec le concours de

M. Milne Edwards, de M. Vavasseur, de M. Villermé, de M. Rouel de Vauzene, de M. Rayer; enfin le travail original, délicat, singulier qu'il a fait de concert avec M. Becquerel sur la température des différentes parties dont se composent l'homme et les animaux, température dont les variations supposent des variations correspondantes dans tous les états et dans tous les actes de l'organisation. A ce dernier travail se rattache celui par lequel ces deux savants hommes ont montré que les commotions que donne la torpille sont de véritables chocs électriques. Chose étrange! que des poissons renferment en eux le pouvoir de la foudre, ou plutôt soient comme des foudres vivants!

Breschet était railleur, mais inoffensif; il aimait à protéger les jeunes talents. Lors du sac de l'archevêché, il osa se mêler à la furie du peuple pour le calmer, pour l'arracher à ses égarements, pour lui ouvrir les yeux sur le mal qu'il se faisait à lui-même : car nuire à autrui c'est nuire à soi. Le peuple ému céda et l'incendie fut éteint par les mains qui l'avaient allumé.

Breschet était le modèle de la piété filiale. Des chagrins éprouvés par sa vieille mère au fond de l'Auvergne eurent sur lui, m'a-t-on dit, un contre-coup funeste, et le tinrent plusieurs jours de suite dans une irritation cérébrale qui se termina par une touche d'apoplexie, légère en apparence, mais en réalité grave et profonde. Tout son être en fut altéré. Il alla demander au beau ciel de l'Italie quelque secours contre son mal; mais Clermont était sur sa route; et le mal y prit une exaspération nouvelle. Le voyage fut à peine une distraction. Breschet revint. On lui conseillait les eaux de Vernet; mais la chute finale se précipitait avec une effrayante rapidité. Elle fut bientôt consommée, et dans la matinée du 10 mai dernier, Breschet ferma les yeux pour jamais.

Breschet était officier de la Légion d'honneur, docteur en médecine, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, chirurgien du Roi, pro-

fesseur à la faculté de médecine, membre de la société philomatique, de l'Institut, de l'Académie royale de médecine. Il appartenait à presque toutes les sociétés savantes nationales et étrangères. Madrid, Rome, Athènes, Bologne, Turin, Vienne, Berlin, Londres, Dublin, Copenhague, Stockholm, Philadelphie, ressentiront la perte qu'elles ont faite, comme Toulouse, Dijon, Marseille, comme Erland, Bonn, Heidelberg, Bruxelles, etc., comme la ressent aussi chacun de nous, comme je la ressens moi-même; car je pourrais me dire ce qu'Horace disait de Quintilius à Virgile :

> Multis ille quidem flebilis occidit;
> Nulli flebilior quam mihi.

DISCOURS DE M. FERRUS.

Emue, oppressée par la douleur, l'amitié, en ce lieu, ne saurait être éloquente ; mais elle ne peut rester muette toutefois sur la tombe d'un homme tel que Breschet. Elle aussi, mais à d'autres titres que la science, doit déplorer sa perte. Elle doit honorer et chérir sa mémoire, car le grand développement et la grande activité de son intelligence, la bonne et la mauvaise fortune, les satisfactions de l'amour-propre, les agitations, les triomphes ou les mécomptes de l'ambition, n'avaient point attiédi chez lui les qualités du cœur, ne le rendirent jamais infidèle aux sentiments affectueux.

Et d'abord il aimait son pays et s'intéressait vivement à sa prospérité et à sa gloire. Il aimait le peuple dont il partageait les instincts généreux, et, en profitant de tous les avantages d'une civilisation avancée, en acceptant sa part des inégalités sociales basées sur le mérite, il avait su résister au vertige de l'amour-propre et à cet égoïsme vain que donne le succès aux

âmes ordinaires. Il était resté simple, libéral, patriote, et n'avait point consenti à restreindre le cercle de ses affections et à s'isoler au sein de la grande famille. Aussi notre ami était-il un parfait médecin d'hôpital. Il guérissait autant que les ressources de la science le permettent, il en savait créer de nouvelles, et il consolait toujours les malades confiés à ses soins par la cordialité de ses manières et la simplicité dont toutes ses actions étaient empreintes.

Dans les désastres qui suivirent nos dernières guerres, il prodigua ses soins à ceux de nos soldats blessés ou atteints de maladies graves qui, refoulés par l'ennemi dans les murs de la capitale, encombraient les hôpitaux de Paris.

En 1830 et pendant nos troubles civils son dévouement fut encore plus complet et plus efficace, car il était à cette époque chargé d'un service important à l'Hôtel-Dieu. Dans ces tristes circonstances il montrait une activité inaccoutumée, se multipliait, pour ainsi dire : c'est qu'alors tout entier à la pratique, il négligeait ses études favorites pour se dévouer aux malades qui réclamaient ses secours; tandis que dans les temps ordinaires, il faut en convenir, il sacrifiait volontiers l'exercice de l'art à son amour pour la science; mais, je me hâte de le dire, les malades qu'il oubliait de visiter étaient toujours ceux qui n'étaient atteints que de maladies légères ou qui, favorisés par la fortune, ne pouvaient dans une ville comme Paris manquer ni de conseils ni de soins éclairés. Les malades indigents excitaient seuls de sa part une sollicitude constante, et parmi eux les Auvergnats, ses bien-aimés compatriotes, n'étaient pas ceux envers lesquels il était le moins prodigue de paroles consolantes et de soins affectueux; et quand la maladie vint le frapper lui-même, les fonctions à l'accomplissement desquelles il craignait le plus de devenir inhabile, c'étaient celles qu'il exerçait à l'Hôtel-Dieu; le titre qu'il aurait le plus regretté, s'il lui eût été ravi, c'était celui de chirurgien de cet hôpital.

Un seul exemple, au reste, peut donner la mesure de sa commisération habituelle pour le malheur et de la reconnaissance populaire à son égard. Dans l'emportement de sa colère et l'abus de sa puissance le peuple détruisait l'archevêché de Paris, et, non content de raser l'édifice, il voulait encore anéantir tout ce qui avait appartenu à l'archevêque. Un grand embrasement se préparait tout à côté de notre grand hospice, et là devaient être brûlés en commun des meubles de prix, des livres, du linge, etc.; car si le peuple, dans le déchaînement des réactions politiques, s'abandonnait à la brutale fureur de détruire, il ne s'abaissait pas jusqu'à voler. Breschet, informé de ce grave désordre, veut l'empêcher, et, sortant de l'Hôtel-Dieu avec précipitation, s'élance au milieu d'une foule agitée. Son but est d'abord méconnu, on le prend pour un prêtre qui veut s'opposer à la ruine de l'archevêché; des clameurs sinistres, des gestes expressifs menacent sa vie : rien ne l'arrête; il s'adresse aux plus furieux de l'émeute, leur demande s'ils veulent, en provoquant un incendie voisin, consumer dans les flammes leurs frères gisants dans les salles de l'Hôtel-Dieu. Bientôt il est reconnu par quelques-uns de ces hommes qui lui devaient leur retour à la santé; son nom est répété avec enthousiasme par toutes les bouches. Il veut, dit-il, que tout ce que l'on allait détruire soit consacré au service des malades. Chacun s'empresse de lui obéir, le feu est éteint, un grand nombre d'objets précieux sont conservés, et des bras nus et grossis par le travail le rapportent, non sans quelque rudesse, mais en triomphe, à l'Hôtel-Dieu.

Le culte filial n'était pas moins sacré pour lui que les devoirs de l'humanité. Il chérissait ou plutôt il vénérait les auteurs de ses jours dont il était séparé néanmoins depuis sa plus tendre jeunesse; mais son inaltérable attachement, ses souvenirs pieux avaient soutenu leur existence, et, quoiqu'ils fussent parvenus à un grand âge et qu'il vécût habituellement loin d'eux, il ne pouvait se familiariser avec l'idée de s'en sé-

parer pour toujours. La mort de son père, à laquelle il ne s'était point préparé, porta un coup funeste à sa santé, et ce triste événement modifia son existence entière : il devint triste et morose, renonça à des habitudes mêlées de quelques distractions, et ne rechercha plus avec le même empressement la société de ses amis. Pendant le cours de sa dernière maladie, on eût certainement abrégé ses jours en lui annonçant la mort de sa mère, qui ne l'a précédé que d'un mois dans la tombe, et que, du moins, il n'a pas eu le malheur de pleurer.

Uni encore jeune à une femme aussi tendre que modeste et dévouée, il est resté jusqu'à son dernier moment un excellent époux ; et si chacun n'avait pu reconnaître chez sa fille chérie et chez l'homme honorable auquel il avait confié le soin de la rendre heureuse, toutes les qualités du cœur jointes à toutes les distinctions de l'esprit, il aurait pu passer pour l'un de ces pères qui croient sincèrement à la perfection de leurs enfants, et se dévouent avec une tendresse aveugle et avec tout l'abandon de la bonhomie à l'admiration et au bonheur de leur famille.

Les mouvements du cœur cependant ne se rattachaient point chez Breschet à l'entraînement ou à la faiblesse. Loin de là, ils avaient au contraire l'impétuosité, on pourrait dire la brusquerie, qu'imprime à tous les actes de la vie une nature puissante et primitive. Aussi Breschet était-il accessible à la haine et à l'amour. Quant à l'amitié, il ne la comprenait pas ainsi que la pratiquent en général les gens du monde. Il ne la faisait point consister comme eux en des formules incessamment affectueuses ou polies, et dans l'accomplissement rigoureux de tous les petits devoirs que la société nous impose. Il aimait ses amis avec chaleur et même une certaine tyrannie. Il en était jaloux, mais ils ne l'ont jamais trouvé insensible, froid ou seulement distrait en écoutant le récit de leurs peines.

Il exaltait leurs qualités jusqu'à l'enthousiasme, et quand

un sentiment de reconnaissance venait se joindre à l'affection qu'il avait pour eux, il épousait ardemment leurs passions et prenait une part agissante dans tous les débats où ils étaient engagés : son esprit, si clairvoyant pour l'ordinaire, méconnaissait leurs plus graves défauts, et ne tolérait à leur égard ni les critiques les mieux fondées ni la plus légère ironie. Nous avons tous connu à Breschet une grande et illustre amitié qui présentait au plus haut degré de semblables caractères.

Doué d'une portée d'intelligence qui l'avait élevé au premier rang parmi nos savants, d'une culture, d'une spontanéité et d'une finesse d'esprit qui donnaient un grand charme à ses discours et faisaient rechercher sa société par les plus habiles connaisseurs en ce genre de mérite, entouré d'une famille qui le chérissait et d'amis qui savaient apprécier ses bonnes et hautes qualités, Breschet a-t-il connu le bonheur sur cette terre ? Oui, sans doute ; mais il a dû n'en jouir qu'à la volée, n'en ressentir les effets qu'à la manière des phénomènes électriques, car il était dominé par un besoin insatiable de savoir, et pour se livrer à l'étude il renonçait aux plus douces jouissances de la vie, comme à la plupart des avantages que pouvait, dans la pratique de son art, lui procurer sa juste renommée.

Triste et douloureuse compensation ! l'amour excessif de la science, ainsi que toutes les grandes passions, quand leur but est honorable, élève, ennoblit, divinise presque la carrière des hommes qui en sont possédés ; mais presque toujours aussi leur existence perd en bonheur et en durée ce qu'elle a péniblement acquis en considération et en célébrité. Pour qu'il en fût autrement, il faudrait que la fortune ou l'ordre social pût reconnaître le mérite supérieur et lui assurer une position exempte de tribulations matérielles, avant qu'il eût, par ses constants efforts, épuisé les sources de la vie chez l'homme ardent à conquérir l'estime de ses semblables. Mais alors il lui manquerait un élément d'activité. La lutte qui dé-

veloppe les facultés et les ressources de l'esprit, la passion qui dévore sans doute, mais qui d'abord anime et vivifie, manqueraient peut-être aux organisations les plus privilégiées, et si nous jouissons avec orgueil de la suprématie qui nous a été accordée sur tous les êtres créés, nous devons accepter avec résignation les inévitables conséquences des avantages dont nous sommes doués.

Mais de semblables réflexions peuvent-elles, devant le cercueil de notre ami, porter la consolation dans nos âmes? En voyant succomber Breschet à l'âge où l'on devrait, comme récompense d'une vie laborieuse et active, jouir d'un honorable repos; en voyant sa mort précédée par de longues et pénibles souffrances; en pensant qu'il ne lui a pas été permis de se préparer dans le calme de la retraite et les douceurs de l'intimité, à quitter sa famille et ses amis, ne serions-nous pas excusables, au contraire, si nous nous plaignions de la rigueur du destin ? Oui, le destin semble aveugle ou injuste envers quelques hommes ; et en ce jour d'amertume et de deuil, une seule consolation nous reste : Breschet emporte l'estime de tous les gens de bien.

DISCOURS DE M. DEMARQUAY,

au nom des internes de l'Hôtel-Dieu.

Permettez qu'un élève de l'Hôtel-Dieu vienne au nom de ses collègues mêler sa voix à celle de ses maîtres pour adresser un dernier adieu à celui dont nous allons nous séparer pour toujours. M. Breschet n'était point seulement un maître pour nous, mais encore un ancien interne de l'Hôtel-Dieu. C'est là qu'il commença sa brillante carrière, aussi ses souvenirs de jeunesse les plus chers se rattachaient à cet hôpital où

son nom doit rester. Nous aimerons toujours à nous le rappeler entouré de nombreux élèves et souvent d'illustres étrangers, au milieu desquels il brillait par la finesse de son esprit et par la variété et l'étendue de ses connaissances. Cet entourage remplissait son cœur de joies infiniment vives. Plein de sollicitude et de bienveillance pour tous, il savait nous inspirer l'amour de l'étude et nous la rendre douce et fructueuse, en nous indiquant les sources fécondes où nos intelligences pouvaient puiser. La richesse des faits cliniques que possédait sa mémoire donnait à son enseignement pratique un intérêt tout particulier. Toujours occupé de l'avenir de ses élèves, il était heureux de leurs succès et fier d'y avoir contribué; c'était à ce point qu'un jour je le vis pleurer de joie aux témoignages d'une sincère reconnaissance que lui adressait un jeune homme à l'avenir duquel il avait contribué. Toutefois ces marques de bonté du maître pour l'élève n'allèrent jamais jusqu'à la faiblesse; comme il s'était élevé par le travail et le devoir, il exigeait de celui-là même à qui il accordait toute sa bienveillance l'accomplissement complet et régulier des soins qui lui étaient confiés. Cette sévérité était d'ailleurs bien salutaire, car elle unissait plus intimement l'élève au maître et le faisait participer plus directement et d'une manière profitable aux soins qu'il prodiguait à ses malades. Le travail et le devoir, c'étaient là les deux voies par lesquelles le disciple arrivait sûrement à l'affection du maître. Plein de sollicitude pour le malheur, M. Breschet ressentait vivement les douleurs morales, aussi trouvait-il dans son âme des paroles pleines de bonté et de douceur pour ceux dont le cœur était affligé. Laissez-moi, messieurs, vous dire une circonstance de la vie de M. Breschet, où je vis toute la délicatesse et la sensibilité de son cœur. La chirurgie militaire venait de perdre une de ses gloires, Larrey venait de mourir, M. Breschet parlait au nom de l'Institut. Vous savez tous avec quel talent et quelle délicatesse il sut rendre ce qu'il y avait de

grand et de généreux dans cette noble existence; mais ce que vous ignorez sans doute, ce sont les impressions qu'éprouva M. Breschet dans l'esquisse de cette belle vie : son émotion était telle qu'il ne put nous lire le discours qu'il venait de composer; son cœur était plein de larmes, et sa voix émue ne lui permit pas d'adresser à celui qu'il regrettait les derniers adieux qu'il avait si noblement exprimés. Ce sont là les qualités par lesquelles ce maître nous était cher et qui font que sa perte est pour nous un jour de deuil et d'éternels regrets.

Imprimerie Panckoucke, rue des Poitevins, 6.